

Le plus inventif, mais aussi le plus méconnu des mouvements d'avant-garde apparus au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le lettrisme mérite plus et mieux que la réhabilitation de quelques-uns de ses membres. Il demande des analyses sérieuses, approfondies, bienveillantes mais sans complaisance. C'est ce qu'entreprend ce livre, le premier à tenter cette aventure.

D'Isou aux groupes lettristes

Que sait l'amateur éclairé, l'homme cultivé du lettrisme ? Peu de choses en réalité. Qu'il a été fondé par un poète au nom étrange, Isidore Isou, que ses membres ont pratiqué la poésie phonétique et le scandale, qu'ils ont fait quelques films, frayé avec les situationnistes et exposé, de temps à autre, dans de petites galeries du sixième arrondissement, du côté de Saint-Germain-des-Prés. C'est tout, ou à peu près. Le lettrisme et son fondateur méritent évidemment bien plus.

Peu de créateurs d'un mouvement artistique ont autant marqué le groupe qu'ils ont fondé qu'Isou.

Et pourtant, on ne saurait confondre l'un et l'autre. Les relations entre Isou et les lettristes ont beaucoup évolué au fil du temps, mais elles n'ont toujours eu que peu à voir avec celles qu'ont pu, par exemple, entretenir André Breton et ses camarades du groupe surréaliste. Mais j'y reviendrai.

La biographie d'Isou, d'une simplicité presque désarmante, ressemble à celle de Kant : une vie dédiée au travail, sans fantaisie ni rien qui put le détourner de son œuvre. Isou a vécu l'essentiel de sa vie au 42 de la rue Saint-André-des-Arts, dans une chambre d'hôtel rachetée dans les années 1960 avec l'aide financière de quelques camarades pour en faire un studio d'une extrême austérité, sans peinture au mur, sans le moindre confort. Une table, une chaise,

un lit. Dans la salle de bains, la baignoire servait à ranger, un peu n'importe comment, les tableaux. Ce qui lui imposa la fréquentation des bains publics tant que sa santé le lui permit.

Loin de la légende de Saint-Germain-des-Prés qu'ont écrite les historiens du situationnisme, ce fut une vie sans écarts. Isou ne buvait pas, ne fumait pas, travaillait sans cesse et il avouera, à la fin de sa vie, que « l'invention et la découverte exigent des efforts immenses ». « On ne devient plus, aujourd'hui, ajoutait-il dans ce texte presque mélancolique, un Rimbaud ou une Berthe Morisot aussi facilement qu'auparavant : les efforts doivent être multipliés, densifiés, surtout devant l'augmentation galopante de la population et de l'intelligence, sinon du génie. Devant la difficulté de l'œuvre, il faut insister¹... »

Ce fut également une vie sans violence. Isou a écrit des dizaines de pamphlets d'une extrême cruauté, lancé de nombreux scandales mais il s'est toujours tenu à distance des coups de poing et des bagarres². Couard ? Peureux ? Non. Attaché à la protection de sa puissance créatrice, comme il l'explique au tout début de sa carrière, au moment même où les journaux sont pleins de récits de bagarres lettristes : « J'en ai marre, écrit-il en 1950, des individus qui sont intransigeants par leur personne parce qu'ils n'ont rien d'autre à sauver à côté. Un créateur est comme 'enceinte'. Il ne peut pas faire des gestes imprévoyants et aventureux. Il a peur de ce qu'il porte en lui. Un coup de pied dans le

ventre détruisant avant-terme, pratiquement, ce qu'il a patiemment nourri³. »

À l'inverse de Kant, Isou a eu de nombreuses maîtresses, mais jamais il ne s'est laissé détourner de son chemin par des questions sentimentales. Auteur de plusieurs romans pornographiques, son seul maître en la matière fut le Lysias de Platon qui explique, dans le *Phèdre*, que les amours les plus heureuses sont celles qui font l'économie du sentiment amoureux : si on investit peu, on ne souffre pas lors de la rupture.

Toute sa vie aura, en fait, été dominée par cette exigence de mener à bien son aventure créatrice. Il s'en explique longuement dans *La Créatique*, livre fleuve auquel il aura travaillé pendant quarante ans : « Si je n'avais pas été un créateur obligé de défendre ses apports, aucun motif ne m'aurait conduit, un samedi, chez Gaston Gallimard, pour essayer de le convaincre de publier mon premier ouvrage, comme il l'a fait, aucune force ne m'aurait incité d'organiser une manifestation au théâtre du Vieux Colombier, à la suite de laquelle les journaux du monde entier ont parlé de moi, d'exposer mes principes dans une conférence à l'université de Lausanne, d'obtenir des millions de francs de Rotschild ou de Giacometti⁴, ou un doctorat d'État, de pouvoir faire la cour à des femmes riches qui m'ont cédé, de présenter un film au studio de l'Étoile, d'être entouré d'une estime et d'un amour croissants⁵. »

Isidore Isou est né Isidore Goldstein en 1925 à

Botosani, localité située au nord-est de la Roumanie, tout près de la frontière russe dans une région qu'on connaît surtout pour avoir donné naissance au compositeur Enescu. « La ville, racontera plus tard Isou dans un de ses romans érotiques (*Adorable roumaine*), est divisée en plusieurs quartiers, certains occupés par des gens riches et d'autres, par de pauvres artisans à peine échappés à leur terre patriarcale. Mon père, commerçant aisé, avait hérité de ses parents une maison dans le quartier des « déguenillés » (*Calicime*) et nous habitons là pendant l'été, alors que la saison de grande activité commerciale nous trouvait dans un immeuble neuf construit sur le marché⁶. »

Son enfance semble avoir été celle difficile d'un enfant que son père, « Félix Potain roumain⁷ », poussera à toujours faire plus pour réussir. « C'est une habitude dans notre famille de parvenir, c'est la poussée de notre branche masculine. Enfant, j'ai toujours häi mon père. Il me frappait pour rien, il m'ennuyait, il voulait inoculer en moi son orgueil, son désir de vaincre. » Enfance d'autant plus difficile que le jeune Isou était particulièrement précoce et avait des lectures qui n'étaient certainement pas de son âge : « Depuis toute ma vie, je n'ai entendu que ces mots de grands messieurs que je tâtais, à chaque instant : C'est toi, à huit ans qui lis ces romans passionnants ? Tu as treize ans et tu lis Dostoïevski ? C'est toi qui as écrit ces poèmes ? Impossible. Toi, tu as quatorze ans et tu lis Karl Marx ? Tu lis le

français, toi, sans dictionnaire ? Tu as seize ans et tu lis Proust ? C'est pas pour toi, mon vieux ? Tu as déjà lu Bergson, Husserl ? Va-t'en, mon pote, avec ces noms que tu répètes par cœur, comme un enfant qui compte les billets de banque de son père, sans savoir la richesse qu'il y a là-dedans. »

Si ses relations avec son père sont tendues, celles avec sa mère sont plus tendres. Il retiendra d'ailleurs pour pseudonyme le diminutif affectueux qu'elle lui donnait enfant : Isou est à Isidore ce que sont Kitou à Christine ou Filou à Philippe.

Isou quitte jeune l'école, il multiplie, à la fin de l'adolescence les petits boulots, mais son ambition n'est pas d'entrer dans le commerce. Il consacre son temps libre à la lecture des poètes français, notamment de Verlaine, il se lance, en pleine guerre, sous le régime fasciste d'Antonescu, à des activités littéraires, déjà d'avant-garde. Il crée notamment avec le tout jeune Serge Moscovici une revue : *Da*. C'est dans cette période, difficile, surtout pour un jeune juif dans un pays dirigé par une clique antisémite, qu'il invente en 1942 le lettrisme, développe ses premières thèses sur la création artistique et décide de s'installer en France, à Paris, dans cette ville qui est, à ses yeux, la capitale du monde des arts. « Pour moi, écrit-il dans *L'Agrégation d'un nom et d'un messie*, la France est un ver à soie presque sec, qui doit donner encore le plus beau papillon : Isidore Isou. »

Après de nombreuses aventures, un passage dans

les jeunesses communistes et plusieurs tentatives manquées, il arrive à Paris, une valise pleine de manuscrits, le 23 août 1945. Sans attendre, il s'emploie à rentrer en contact avec ceux qui comptent dans le monde des lettres : Jean Cocteau, Tristan Tzara, André Breton, Jean Paulhan et, surtout, Gaston Gallimard qui publiera, dès 1947, deux de ses livres, *L'Agrégation d'un nom et d'un messie*, roman dans lequel il raconte cette arrivée à Paris et, surtout, son *Introduction à une nouvelle poésie et une nouvelle musique*. Ce premier contact est tout à l'image du jeune homme pressé et sûr de lui qu'est Isou. À peine arrivé à Paris, il se rend rue Sébastien Bottin, chez Gallimard. Il a pour tout viatique une lettre d'introduction pour Jean Paulhan. C'est un samedi, celui-ci est absent. Se faisant passer pour un journaliste, Isou demande à rencontrer Gaston Gallimard. À peine entré dans le bureau de celui-ci, il lui présente le manuscrit de son *Introduction*... L'éditeur qui en a vu bien d'autres ne se laisse pas immédiatement convaincre. Mais le jeune roumain persévère. Il séduit les vedettes du monde intellectuel par son audace, son arrogance, mais aussi son charme extrême et sa beauté, car il est beau, toutes les photos contemporaines l'attestent, d'une beauté sensuelle, brutale qui anticipe celle des vedettes américaines et, d'abord, d'Elvis Presley. Il rencontre Paulhan, Cocteau, Gide, Breton, Queneau, qui sera son meilleur avocat chez Gallimard, Nadeau... en un mot, tout ce que le Paris

littéraire compte d'esprits curieux. Mais très vite, il agace, moins par les scandales qu'il organise pour faire connaître le lettrisme que par son absence totale de bonnes manières, par son réalisme cru : l'activité littéraire est aussi, affirme-t-il sans fard, une activité économique. « Baudelaire et Rimbaud écrivaient respectivement à leur mère qu'ils vont bientôt gagner beaucoup d'argent. Moi aussi. 'Les incompris' sont des commerçants qui n'ont pas réussi dans leurs affaires. » Crime impardonnable dans ces milieux qui n'aiment rien tant que la flatterie, il n'hésite pas à réduire « tout à la vulgaire mesure. Même le génie. On ne s'y trompe jamais ».

Il compare la réputation des plus grands à une « courbe de prix » et juge les plus puissants à l'état de leurs semelles : « Je n'oublierai jamais, écrit-il, l'impression de type pauvre faite par Jean Paulhan vu la première fois. Il avait les chaussures fatiguées, usées. Sur un plan de rencontre quotidienne, quel respect peut-on avoir pour un homme qu'on devine tracassé par des mesquineries d'argent, par des comptes de cuisinière ? » On croirait entendre Swift ou Mandeville, l'auteur de la *Fable des abeilles*.

Les mêmes lui reprochent très vite sa mégalomanie. « Gaston Gallimard, raconte-t-il dans *Précisions sur ma poésie et moi*, livre publié en 1950, disait à l'auteur : 'Pourquoi toujours ces phrases – je suis grand, je suis immense. On veut des œuvres et vous embouchez une trompette. C'est déjà dépassé.' » tandis que Georges Bataille rendant

compte de l'*Agrégation d'un nom et d'un messie* écrivait : « Un livre touchant, affreux, stupide, raté [...] aussi risible, aussi gênant qu'un derrière nu. La stupidité qui mène le jeune homme à crier qu'il est sublime, à tue-tête, est évidemment attristante. [...] Que ce livre insultant soit écrit, publié et lu (lu?) n'est satisfaisant que d'un point de vue assez sournois. Cela donne de la condition de l'homme l'idée d'une mystification irrecevable. »

Messie néo-hégélien, mégalomane discret

Le titre même de son premier livre affiche avec insolence cette mégalomanie qui lui sera si souvent reprochée. Ce rapprochement d'un nom, le sien, évidemment, et du messie avait de quoi frapper l'opinion, de quoi la choquer mais aussi mettre mal à l'aise les plus indulgents.

Le mot « messie » est, cependant, à prendre avec précaution. Isou était juif, il ne s'en est jamais caché. Il avait une culture biblique réelle, comme le montrent de nombreux textes (*Amos, Nombres...*), mais il n'a jamais mis en avant sa judéité, s'est toujours tenu à l'écart des représentants, religieux ou politiques de la communauté juive et n'a jamais cherché à s'entourer de jeunes juifs⁸. Il a même pu être soupçonné d'antisémitisme tant certaines de ses déclarations à propos d'Israël ont pu, au lendemain de la création de cet État, paraître violentes. L'un de ses premiers compagnons, Maurice Lemaître raconte que Louis Pauwels lui avait avoué que s'il devait

écrire un livre antisémite, il prendrait comme base *L'agrégation*⁹. Jamais, en tout cas, Isou ne recommandera ou imposera à ses compagnons des exercices spirituels et ne se comportera en leader d'une secte religieuse.

En fait, lorsqu'Isou utilise le mot « messie » il veut simplement dire qu'il n'est le fils de personne et, surtout pas, a-t-on envie d'ajouter, celui de son père. « Isou, écrit-il, s'est choisi lui-même et il est devenu Isou. » Il s'est fait seul et n'a besoin de personne. « Que veut Isou? Considérant que ce qu'il possède est unique (le pouvoir de bouleverser tous les domaines par sa méthode de création, le lettrisme n'étant qu'un des aspects de ce travail de changement et d'enrichissement des disciplines) et que ce que possèdent les autres reste interchangeable (beaucoup de monde a du fric comme beaucoup de filles ont du sexe), il a l'impression qu'il n'a besoin de personne¹⁰. »

Solipsisme intégral qui fonde une mégalomanie radicale, à l'origine d'une multitude de textes que l'on peut à bon droit juger délirants. *La Créatique* publiée sur le tard en est remplie, mais, dès 1950, *Précisions sur ma poésie et moi* est organisé autour de chapitres qui ne le sont pas moins : « Pourquoi Isou est le plus grand poète contemporain », « Pourquoi Isou est non seulement « aussi grand que Baudelaire mais plus grand que Baudelaire »...

Ce solipsisme lui interdisait de se reconnaître des prédécesseurs et ce fut l'une des premières causes de

conflit avec le monde intellectuel. Dès les premières manifestations lettristes, on lui a opposé que d'autres avant lui avaient produit des poèmes phonétiques. Ce qui était vrai, mais qu'il ne pouvait entendre. Ses compagnons de route pouvaient argumenter, expliquer, à bon droit, que les cris d'Artaud, les quelques poèmes d'Haussman, la sonate de Schwitters n'avaient rien à voir avec le lettrisme, Isou niait tout simplement leur existence. Ce qu'il a, d'ailleurs, payé très cher. Si le lettrisme est si méconnu, c'est que ceux qui étaient naturellement amenés à le faire connaître, Henri Chopin et les poètes sonores des années 1960, l'ont ignoré au profit de ses prédécesseurs. Paradoxalement, son refus d'accepter l'évidence a favorisé le travail d'exhumation de ses prédécesseurs. Et ceci dès les premiers jours. Dès 1946, Iliazd, un futuriste russe installé à Paris, publie un livre sur la poésie phonétique dans les mouvements dadaïstes et futuristes. À refuser de s'inscrire dans l'histoire réelle de la poésie d'avant-garde, Isou s'est retrouvé relégué à ses marges.

Cette mégalomanie galopante aurait dû rendre à peu près impossible la construction de tout groupe artistique. Si cela n'a pas été le cas, c'est qu'Isou ne l'affichait pas au quotidien. Jamais dans ses conversations privées, dans ses interventions publiques, il ne tenait ce type de propos ou, s'il le faisait, c'était de telle manière que l'on ne pouvait lui en vouloir. Il insistait bien plus, au contraire, sur le

travail qu'il lui fallait accomplir, sur les lectures qui l'attendaient... L'écrivain mégalomane se muait, pour qui l'approchait et le fréquentait régulièrement, en chercheur patient et tenace. Le seul monde qui comptait à ses yeux était certainement celui de l'écrit, mais ses interlocuteurs n'avaient pas tous ses livres en mémoire lorsqu'ils échangeaient avec lui.

Son néo-hégélianisme était beaucoup plus présent dans ces conversations. Je ne sais pas si Isou a beaucoup lu l'*Esthétique* d'Hegel, il ne la cite pas¹¹, mais sa pensée en est nourrie. Il emprunte au philosophe de Iéna la notion de progrès en art, ces phases qui se répètent, l'idée que le concept prime les réalisations. « Le concept est l'universel qui subsiste dans ses manifestations particulières, qui déborde sur lui-même et sur l'autre que lui-même et possède ainsi le pouvoir et l'activité nécessaires pour supprimer l'aliénation qu'il s'est imposée. C'est pourquoi [...] l'œuvre d'art fait partie du domaine de la pensée conceptuelle¹². » Et c'est bien ainsi, d'ailleurs, qu'Isou concevra son œuvre, plus production d'idées et de concepts que tableaux ou poèmes.

C'est chez Hegel également qu'il comprendra que, s'il est possible d'avoir une approche scientifique de l'œuvre d'art, il est beaucoup plus difficile de formuler des critères du beau, d'où le privilège accordé à l'innovation : ce qui est beau ce n'est pas ce qui plaît, ce qui donne à voir de belles formes, mais ce qui dépasse, double, va plus loin... Vision qui lui

permettra de construire des groupes artistiques dans lesquels jamais on ne parlera de la valeur esthétique des œuvres réalisées. Être membre suffit pour devenir un artiste « important ».

La naissance d'un groupe

Les premiers mois à Paris sont très difficiles. Isou doit multiplier les petits métiers, « faire le barman, le chiffonnier, pour peu de jours, suffisamment pour payer le loyer de la mansarde et du self-service », ce dont, à l'inverse des auteurs américains, il ne se vantera jamais et n'utilisera pas pour construire sa légende. S'il fut un auteur maudit, s'il vécut longtemps sans le sou, il n'y vit jamais une raison de s'en glorifier.

C'est dans une cantine pour juifs déportés, sorte de soupe populaire, qu'il rencontre son premier compagnon, Gabriel Pomerand, jeune homme de talent de quelques mois plus jeune que lui, personnage haut en couleurs, vagabond métaphysique que Boris Vian décrira ainsi dans son *Manuel de Saint-Germain-des-Prés* : « Vingt-quatre ans, un mètre 68, cheveux hirsutes, yeux noirs, poids 50 kg ; il fut successivement parasite, prisonnier, étudiant, résistant, écrivain, gigolo, puis époux. [...] Pomerand fut un des éléments surprenants du Tabou, du temps de ces beaux soirs. Il avait une façon bien personnelle de vociférer ses œuvres lettristes à la face du monde. » Pomerand était aussi grand admirateur de Lautréamont, goût qu'il

partage avec Isou qui devait écrire, bien plus tard un poème en hommage à l'auteur des *Chants de Maldoror*.

Très vite, d'autres les rejoignent, formant le premier groupe lettriste qui se réunit dans des cafés de Saint-Germain-des-Prés et discute jusqu'à plus soif les thèses d'Isou sur la poésie, la peinture, le cinéma, la politique, la jeunesse considérée comme la première, la seule force vraiment révolutionnaire, thèse qu'il développe longuement dans *Le Soulèvement de la Jeunesse*, publié en 1949. Même lorsqu'ils ne partagent pas toutes ses thèses, ces premiers compagnons doivent se rendre à l'évidence : ce jeune roumain est différent, un peu fou mais tellement plus original et inventif que tous les revenants des années 1930. Non seulement, il a des idées, des théories élaborées sur tout, mais il a le charme des gourous, l'audace des révolutionnaires et une puissance intellectuelle qui impressionne.

La première action d'éclat de cette petite bande est une manifestation contre Tristan Tzara. Elle interrompt, au Vieux-Colombier, la représentation d'une de ses pièces, *La Fuite*, poème dramatique en quatre actes qui illustre le retour du « vieux » dadaïste (il a alors cinquante ans) à l'académisme. « Nous voulons, crient-ils en chœur, entendre quelque chose de vraiment nouveau » avant de laisser place à Isou qui déclame l'un de ses poèmes, série de phonèmes et de syllabes qui suscite les cris et les rires d'une salle ravie, convaincue de participer à